

Séquences

L'INIS : Ombres, lumières et perspectives

Emilie Marsollat

Numéro 186, septembre–octobre 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/49434ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsollat, E. (1996). L'INIS : Ombres, lumières et perspectives. *Séquences*, (186), 15–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'INIS

Ombres, lumières et perspectives

Il y a six mois, le huit janvier dernier, la première école francophone de cinéma du continent ouvrait ses portes. Depuis, tout le monde a entendu parlé de l'INIS (Institut National de l'Image et du Son), mais qui sait exactement de quoi il s'agit? Nous avons essayé de tirer au clair le mystère qui règne autour de cette innovation dans le domaine de la formation cinématographique québécoise.

L'INIS, localisée à Montréal, se donne une mission précise former la relève des professionnels du cinéma et de la télévision. Le vingt-cinq janvier, lors de la conférence de presse, les directeurs fondateurs de l'école, Mark Blandford et Louise Splecker, tous deux cinéastes expérimentés, ont expliqué qu'ils voient en l'INIS une voie salutaire pour perpétuer et améliorer la qualité de la production nationale. Pour cela, ils veulent avant tout se démarquer des programmes offerts par les universités, qu'ils jugent trop théoriques ou expérimentaux, pas suffisamment réalistes. L'INIS veut offrir une formation pratique, immédiatement efficace, en liaison étroite avec «le milieu». De fait, les directeurs mettent un point d'honneur à souligner que d'une part, tous les professeurs mèneront de front leur enseignement et leurs projets personnels, et que, d'autre part, les étudiants bénéficieront des locaux, du matériel et du soutien des équipes techniques des réseaux professionnels. Tout cela ressemble fort à des conditions idéales.

Évidemment, tout cela ne va pas sans contre partie. Il y a d'abord celle de la sélection: un tel système ne peut fonctionner qu'en équipe restreinte. De fait, l'INIS se présente comme une école élitiste. Marc Blandford insiste: «Certes, comme tout système humain, notre grille de sélection est imparfaite, et probablement qu'un jour on s'apercevra que l'INIS a refusé un génie de cinéma québécois... Mais en attendant, nous avons la conviction que les étudiants choisis sont les meilleurs. Et pour en arriver à cette conclusion, on leur fait subir de rudes épreuves. «Un coup d'oeil sur les exigences du concours d'entrée confirme cette dernière affirmation: trois étapes de sélection, la première sur dossier, la seconde sur un examen marathon de culture générale et de création, la troisième sur un entretien avec un jury de professionnels.

Peu d'élus donc, pour cette formation, qui, autre contrainte, est extrêmement coûteuse. Car outre les subventions du gouvernement (fédéral et provincial) et des partenaires privés, l'école est financée par les étudiants, à hauteur de 15 000 dollars par personne pour l'ensemble de la scolarité, étalé sur deux ans et demi. « Mais insiste les responsables, l'INIS est l'une des écoles du genre les moins chères au monde, et il existe des possibilités de prêts et bourses. Or, on retrouve des écoles semblables du côté des étudiants. Ils s'empressent de préciser qu'ils ne sont pas tous enfants de milliardaires et, comme le précise une étudiante en réalisation: « De toute façon, ici je peux faire des films qui me reviendraient à deux ou trois fois ce prix là si j'essayais de les faire toute seule », tandis qu'une de ses amies renchérit: «c'est cher, mais quand t'es accepté ici, t'es quasiment sûr de travailler en sortant. Alors tu ne te poses pas la question: les 15 000 dollars, tu les trouves.»

C'est donc sous le signe de l'enthousiasme généralisé que l'INIS abordait sa première session. Au terme de celle-ci, nous avons fait un tour d'horizon, dans l'administration et chez les étudiants, pour établir un premier bilan quant à la concrétisation de tous ces projets.

Du côté de l'équipe dirigeante, le mois d'avril a vécu un grand bouleversement avec le départ de Marc Blandford, directeur pédagogique et artistique. Quand on se souvient de l'entrain et de la foi qu'il exposait quatre mois auparavant, cette démission soudaine étonne. Version officielle des faits: ce n'est pas parce que Mark Blandford ait brutalement cessé de croire en l'INIS, mais c'est simplement qu'il est trop occupé par ses projets personnels pour mener à bien les deux de front. Soit. Mais n'était-ce pas lui justement qui lors de la conférence du mois de janvier, insistait sur la nécessité absolue d'avoir une équipe enseignante constituée de professionnels actifs, et ce enfin de ne pas tomber dans les écueils universitaires? Est-ce à dire que le cinéaste professeur n'a pas tout à fait les moyens des ambitions qu'il défend? Cela montre en tout cas une limite certaine un projet initial et idéal: l'application de la théorie demande toujours des concessions...

Du côté étudiant, on ressent quand même une satisfaction globale, «même si beaucoup d'améliorations sont encore possibles», comme le souligne Guillaume Lonergan, étudiant en réalisation qui a accepté de nous faire part de ses impressions au terme de ce premier semestre. «Pour la production, précise-t-il, le mandat de l'INIS est rempli, et amplement. Par contre, il y a de grosses lacunes sur le plan théorique, car la plupart de nos professeurs sont des gens qui n'ont jamais enseigné de leur vie. En même temps, ce n'est pas vraiment dramatique, dans la mesure où c'est la première année de l'INIS, et qu'il est normal qu'il y est quelques ajustements à faire ». L'étudiant pointe donc un problème déjà soulevé par le départ de Mark Blandford: la difficulté que rencontre l'INIS est celle de toute école artistique, à savoir trouver un juste équilibre entre la matière théorique et les moyens d'application pratiques. Cependant, Guillaume Lonergan insiste sur le fait que la plupart des étudiants de l'INIS ont auparavant suivi une formation universitaire. Ils font donc eux-mêmes la part des choses, leur double formation se complétant l'une l'autre. «À Concordia, se souvient l'étudiant, j'ai eu la possibilité de faire des films très personnels, de faire mes griffes en matière artistique. Aujourd'hui, j'apprends à faire des choses qui ne me ressemblent pas nécessairement. Disons que j'apprends plutôt un métier. Et cela, sans problème de concession, ni aigreur par rapport à «l'Art».

Il semblerait donc que l'INIS se bâtisse sur une sorte de paradoxe. D'une part elle propose un projet qui paraît très idéaliste, au point qu'elle se heurte vite à des difficultés matérielles. Mais d'autre part, elle se veut aussi une école pragmatique, à l'image de la réalité du monde actuel. Dans ce sens, elle s'adresse à des étudiants qui ont déjà la maturité de comprendre que le cinéma, ce n'est pas uniquement de l'Art et de l'inspiration, mais aussi une technique, des contraintes et, malgré ce qu'en dit Guillaume Lonergan, probablement pas mal de compromis si l'on veut réussir à en vivre. Bref, la dernière née des écoles de cinéma pourrait bien être la plus sage. Espérons que ce ne soit que pour le meilleur, à savoir la rigueur et le progrès, et qu'elle éite les écueils du conformisme de certains milieux, notamment télévisuels, avec lesquels elle entretient des liens étroits. À suivre.

Émilie Marsollat